

# De Kooning, le dernier des géants. Cet Américain d'origine néerlandaise, figure de l'expressionnisme abstrait, célèbre notamment pour sa série «Women», était l'ultime peintre moderne du siècle.

**GAUVILLE HERVÉ**

*PRÉAMBULE DE PILEFACE : Willem de Kooning (1905-1997). Cet article de Libération du 21/03/1997 a été publié suite à son décès.*

En août 1989, par décision de la Cour suprême de l'Etat de New York, le peintre Willem de Kooning, alors âgé de 85 ans, avait été jugé incapable de gérer ses propres affaires. Cette décision faisait suite à l'apparition de la maladie d'Alzheimer au début des années 80 et qui vient de l'emporter. Il est en effet mort à 92 ans mercredi à son domicile d'East Hampton à Long Island, près de New York. Son épouse Elaine étant décédée six mois avant l'arrêt de la Cour new-yorkaise, c'est Pierre Lundberg, nommé curateur par le tribunal, qui avait pris en charge ses affaires.

Ces péripéties juridico-financières ne témoignent pas seulement des difficultés et de la tristesse qui assombrirent les dernières années de l'artiste, elles posent aussi la question de la validité de ses dernières oeuvres. Il a en effet exécuté pendant cette période quelque trois cents toiles, une quarantaine d'entre elles ayant fait l'objet d'une exposition itinérante sous le titre «Willem de Kooning, the Late Paintings». Elle s'ouvrit le 3 octobre 1995 à San Francisco avant d'atteindre, après avoir transité par Minneapolis, Rome et Rotterdam, le MoMA (Museum of Modern Art) de New York où elle est toujours à l'affiche (1).

Dans quelle mesure l'affaiblissement consécutif à la maladie a-t-il entamé son travail, quelle est la part d'intervention de ses assistants, ces questions ont déjà fait l'objet de nombreux débats. Toujours est-il que ces «late paintings» se signalent par une fraîcheur, une jovialité et une légèreté inhabituelles chez lui. Le spectateur qui le découvrirait à cette occasion se ferait ainsi une idée, sinon erronée, du moins superficielle de sa manière.

En revanche, les amateurs parisiens ont conservé un tout autre souvenir de l'exposition présentée à Beaubourg en 1984. Le peintre y montrait notamment sa série de Women qui fit grand effet, entre autres, sur l'écrivain **Philippe Sollers** qui publiera (2) un *De Kooning, vite*, sans doute parmi ses meilleurs écrits sur l'art.

Les femmes de De Kooning, dans sa vie, furent moins nombreuses que sur ses toiles. Il rencontre d'abord en 1936 Juliet Browner qui le quittera plusieurs années plus tard pour épouser Man Ray. Lui-même se marie en 1943 avec Elaine Fried rencontrée cinq ans plus tôt. Il s'en séparera pour Joan Ward avant de la reprendre en 1978. En 1938,

alors étudiante en peinture, elle pose pour lui avec sa soeur Marjorie et sera à l'origine des premières Women. Obnubilée par le thème de la femme assise, le peintre achève Woman I en 1950. La série est d'autant plus importante qu'elle s'incruste au beau milieu de la période abstraite qui fera de l'école de New York le nouveau phare de l'art au détriment d'une école de Paris largement déclinante (lire article ci-après).

Les Women provoquèrent des réactions vives allant jusqu'à l'accusation de misogynie dans une allègre confusion entre motif et peinture. Les coups brossés à la hâte, les lignes fuyantes et enchevêtrées, les couleurs dégoulinantes donnaient de ces corps de femmes une image furieuse et bacchique qui s'accordait apparemment mal avec la visée spiritualiste d'un Mark Rothko, son exact contemporain (il avait un an de plus que lui) et lui aussi tenant de l'expressionnisme abstrait.

Il y a toujours eu chez cet ancien Néerlandais (né à Rotterdam en 1904, il est naturalisé américain en 1962) une prise en compte des références esthétiques européennes. Sur le conseil d'Arshile Gorky, il avait étudié de près Paolo Uccello, Ingres et Picasso. De ce dernier, quatre ans après son arrivée clandestine sur le sol américain, il était allé admirer l'exposition «Painting in Paris» présentée au MoMA en 1930. Six ans après, il retournera voir des Picasso dans l'exposition consacrée à «Art Cubism and Abstract Art», époque à laquelle il s'intéresse au groupe AAA (American Abstract Artists).

Dans les années 40, il mêle figuration et géométrie sans y trouver contradiction jusqu'à sa première exposition new-yorkaise à l'occasion de laquelle ses peintures noires et blanches attirent l'attention sur son travail. A mi-chemin entre la vigueur de Pollock et la sensualité de Gorky, peu touché par le trait «zen» de Motherwell, de Kooning n'oubliera jamais tout à fait la dette contractée à l'égard de la ligne matissienne, tandis que l'influence surréaliste dont on l'a souvent crédité ira s'amenuisant.

Les années 50 marqueront l'apogée de son art. A côté de ses grandes Women, il peint d'autres corps dans des paysages tout en donnant une série de conférences sur l'art abstrait. C'est aussi l'époque où il devient l'un des membres influents de l'école de New York. Après les suicides de Gorky (1948), de Rothko (1970), l'accident suicidaire de Pollock (1956), les disparitions de Newman (1970), de Motherwell (1991), de Lee Krasner (1984), la disparition de De Kooning est celle d'un du dernier grand représentant de l'expressionnisme abstrait. Pendant les quarante dernières années, il se sera astreint à en appliquer les principes à travers une poursuite de la figure en ses déformations les plus étonnantes.

Même lorsqu'il exécute entre 1957 et 1961 de grands paysages abstraits, il s'y montre aussi soucieux de structurer ses compositions par une simplification des couleurs et des formes qui métamorphosent des éléments comme les autoroutes en silhouettes improbables. En 1963, il s'installe à Long Island où il demeurera jusqu'à sa mort. De la fin des années 60 datent ses premières sculptures qui se signalent, à l'image des

Women, par un travail énergique sur le plein et le vide visant à produire un effet de chaos contrôlé, de magma au bord de l'avachissement.

Au fil du temps se dégage ainsi l'image d'un homme obsédé par la lutte entre la forme et l'informe, agité par de violentes passions qui l'entraînent à couvrir tout le champ des techniques, de l'huile au pastel, du dessin au bronze, sans cesse à la recherche d'un mixte entre femme et paysage arraché in extremis à la tentation de la laideur pure. «L'art ne m'apaise jamais, déclarait-il, il ne me purifie pas. Il me semble que je suis toujours saisi par le mélodrame de la vulgarité.» Le grand âge ni la maladie n'auront démenti cette affirmation.

(1) Jusqu'au 29 avril.

(2) Aux éditions de la Différence, dans la collection «La Vue le Texte».

Tous droits réservés : [www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)